

LES GÉANTS DE LA MONTAGNE – MRIA

Mise en scène Lucie Berelowitsch
D'après l'œuvre de Luigi Pirandello



REVUE DE PRESSE

Création au TNBA – Théâtre National de Bordeaux en Aquitaine
du 10 au 13 Janvier 2023

Service de presse Zef

01 43 73 08 88 - contact@zef-bureau.fr - www.zef-bureau.fr

Isabelle Muraour - 06 18 46 67 37

Assistée de Clarisse Gourmelon - 06 32 63 60 57

JOURNALISTES VENU-E-S

PRESSE ÉCRITE

Manuel Piolat-Soleymat

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

Chantal Boiron

La Terrasse

La Terrasse

La Revue UBU

WEB

Hélène Chevrier

Sarah Franck

Jean Pierre Thibaudat

Bruno Fournies

Véronique Hotte

Igor Hansen-Løve

Yves Kafka

David Rofé-Sarfati

Théâtral Magazine.com

Arts-Chipels.fr

Mediapart

RegArts

Webtheatre

Sceneweb.fr

La Revue du Spectacle.fr

Toute la Culture

AUDIOVISUEL

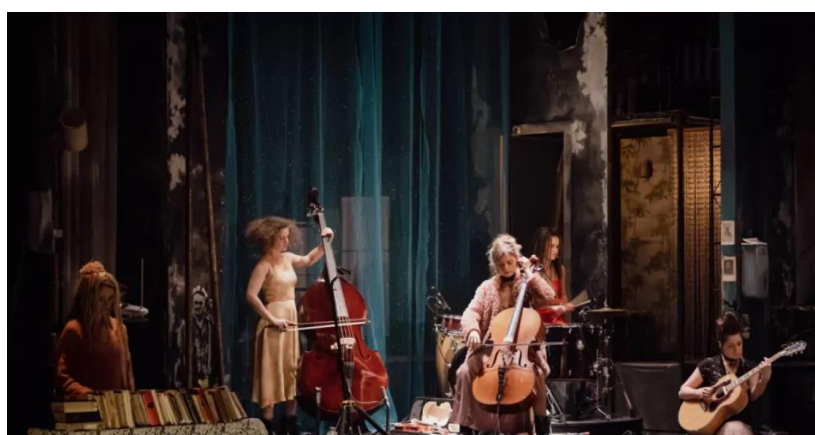
Alexandre Fougeron

France Culture – Émission *Affaire à suivre*

Lucie Berelowitsch hypnotise la grande salle Vitez du TNBA

PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

photo ©Simon Gosselin



Lucie Berelowitsch s’empare du texte inachevé de Pirandello Les géants de la montagne. Avec un immense respect pour le texte et son esprit, elle crée avec la complicité des Dakh Daughters et signe une pièce importante.

Une longue rêverie

L’ensemble du plateau de la salle Vitez est investi. Toute la dimension onirique du chef-d’œuvre de Pirandello est restituée par les musiques folkloriques, le rock des Dakh Daughters et les vertigineux jeux de miroirs de la scénographie.

Pirandello écrit *Les géants de la montagne* au bord d’une Europe en guerre, marquée par la montée du fascisme. Au milieu d’une île, une villa abandonnée est occupée, retirée du monde, un groupe de squatteurs. Parmi eux, des musiciens, des rêveurs et un magicien : Cotrone. Cette petite communauté va accueillir une troupe d’acteurs perdue et vagabonde. Cette rencontre éphémère produira un rêve où l’illusion va pourchasser la vérité qui se constituera en retour de cette même illusion.

Une longue collaboration

Les liens d’amitié forts entre Lucie Berelowitsch et l’Ukraine ont pris, avec l’invasion russe, une forme d’urgence. C’est en 2015, quelques mois après la révolution de la place Maïdan à Kiev que Lucie Berelowitsch crée une version d’*Antigone* dans laquelle les Dakh Daughters jouent le chœur. La pièce constituait un tournant dans l’œuvre de la directrice du CDN de Vire ; elle figurait déjà les prémices d’une nouvelle façon de faire théâtre. Et les Dakh Daughters, cette fois, sont intégrées à l’intrigue.

.../...

Une mise en scène inépuisable

Les mises en scène et les scénos de Lucie Berelowitsch sont particulières. On reconnaît instantanément sa patte, une patte qui fait rupture, car **Lucie invente un théâtre où la modernité ne se contente pas de vidéo ou de scories techniques. Son écriture innovante colle et anticipe l'époque.** Le trait de pinceau de Berelowitsch est spécifique, car il est trempé dans le monde en mouvement. Au temps d'Instagram ou de Netflix l'écriture scénique se doit d'être pleine, multiple, polysémique, rapide, intuitive et puissante ; en un mot inépuisable. Nos yeux s'écarquillent pour tenter de saisir en vain tous les mouvements, les déplacements, les tableaux, tandis que nos oreilles se dressent à l'affût des sonorités, des bruits, des cris, des sons. Nos inconscients trouvent un univers familier, celui du chaos, celui d'un désordre mis en coupe réglée par une main invisible, celle du désir. On frise souvent la saturation cependant que la poésie reste toujours intacte, protégée dans une étrange enveloppe excentrique baroque extravagante. **La force du geste de Lucie Berelowitsch et son mystérieux talent sont dans cette réussite, cette magie d'une forme comblée et multiple qui jamais ne blesse la narration. Mieux, la metteuse en scène donne à l'excès une formidable capacité à restituer la finesse et la profondeur du texte. Lucie Berelowitsch est unique ; elle est au travail de son théâtre et c'est naturellement qu'elle ajoute à son livret le texte formidable de Pirandello sur l'illusion théâtrale. Qu'elle projette au 21e siècle.**

Une pièce actuelle

Patriarcat déclinant, Cortone, le guide masculin et sorcier de la pièce originale, s'est effacé pour laisser entendre la force féminine collective, incarnée par les Dakh Daughters. Elles ont la légitime certitude que confèrent les forces occultes, celle des magiciennes, des sorcières, et des déesses. Mais on communique avec les arrière-mondes selon certaines modalités. Le sacré s'installe en ce lieu de rupture d'espace-temps : à la Scalogna (traduisez : l'infortune), villa élégante et décrépie, théâtre et lieu de communication avec les esprits, renouvelant le mélange de religieux et de théâtre de la Grèce antique...sans la prééminence des hommes, relégués au second plan.

Face à la puissante incarnation musicale de Dakh Daughters toutes imprégnées de résilience Ukrainienne, la pauvre comtesse (impressionnante incarnation de Marina Keltchewsky) fait pâle figure avec sa troupe errante de romantiques exsangues. Son volontarisme rationnel, au demeurant banal dans la culture européenne, n'est que trop voyant sur fond de sororité magique. Leur mission de mémoire pour un poète inconnu fleure bon la cause perdue. Ici ce n'est pas la troupe errante qui apporte la lumière comme dans Hamlet, mais elle sera allumée par le lieu et ses habitantes. Fin de l'errance pour la troupe ? il faudrait pour cela abandonner leur mission de faire entendre à un large public les mots d'un poète disparu. La puissance tranquille des habitantes de la Scalogna tranche avec cette quête éperdue du regard des autres. Le spectateur averti apprend que la pièce est restée inachevée et qu'il ne faut pas tout attendre des promesses de Pirandello : *Je crois vraiment que je suis en train de composer, avec une ferveur et une anxiété que je ne réussis pas à t'exprimer, mon chef-d'œuvre, avec ces Géants de la montagne... Mon art n'a jamais été aussi plein, aussi varié et imprévu : c'est vraiment une fête pour l'esprit et pour les yeux...* La force de la pièce ne peut être dans le suspense, forcément irrésolu...

En adaptant « Les Géants de la montagne », avec les Dakh Daughters, comédiennes et chanteuses ukrainiennes, **Lucie Berelowitsch donne une autre dimension à l'ultime pièce de Luigi Pirandello**, un drame sur le théâtre que l'écrivain italien a écrit alors que le fascisme sévissait dans son pays et qu'il n'a pu achever avant sa mort. Disons-le : avec leur énergie, leur générosité et leur talent, les Dakh Daughters (Natacha Charpe-Zozul, Natalia Halanevych, Ruslana Khazipova, Solomiia Melnyk, Anna Nikitina) portent le spectacle. Ce sont elles qui interprètent en ukrainien les magiciens de la Villa Scalogna, où échouent, fatigués, éprouvés, les restes de la troupe de théâtre du Comte (Jonathan Genet) et de la Comtesse Ilse (Marina Keltchewsky). Ce sont encore elles qui rythment le spectacle avec leurs chansons. Elles jouent aussi bien qu'elles chantent. Surtout, il y a tout ce que ces jeunes artistes ukrainiennes symbolisent aujourd'hui alors que l'Ukraine vit sous la terreur de l'armée russe et subit chaque jour des attaques de masse. Alors, bien sûr, des puristes diront qu'on s'éloigne quelque peu de Pirandello mais, en vérité, pas tant que ça. En vérité, on retrouve le poète italien tout au long du spectacle mais autrement. Ses paroles résonnent différemment. **On entend même avec force la réflexion inquiète d'un écrivain au crépuscule de sa vie qui s'interroge sur la place, le rôle du Théâtre et de la Poésie dans le monde de brutes qui s'annonce**, à la fin des années Trente. Aujourd'hui, avec ce qui se passe en Europe, cela nous semble plus que jamais nécessaire.

© Simon Gosselin



C'est au TnBA de Bordeaux, à l'invitation de Catherine Marnas, que Lucie Berelowitsch a créé sa version des « Géants de la montagne ». **C'est comme un poème enchanté.** Déjà, la scénographie d'Hervé Cherblanc suggère un décor de conte de fées. Avec ses pièces innombrables, ses recoins, ses voiles et ses rideaux, ses vitraux et ses miroirs, **cela pourrait être un palais magique.** On se croirait dans le monde de Grimm et d'Andersen. Quant au théâtre, objet du drame pirandellien, il est bien là avec le petit plateau où les habitantes (les Dakh Daughters) jouent leur musique en

live et, juste au-dessus, l'esquisse d'un cadre de scène à l'Italienne. Ilse, le Comte et les rares comédiens qui leur restent encore fidèles (Thibault Lacroix, Baptiste Mayoraz, Roman Yasinovskiy), malgré les ruptures de contrat et les échecs qu'ils ont subis, croient d'ailleurs que cette mystérieuse Villa, longtemps hantée par les Esprits, sur une île loin du monde, pourrait être le théâtre où on les attend, où ils vont pouvoir enfin jouer la pièce du jeune Poète, « la Fable du fils changé ». Les habitantes les en dissuadent très vite : « Ce n'est pas un théâtre, c'est notre maison ». Après la frayeur face à ces inconnus, ce sera l'accueil de celles qui ont justement une maison et qui l'ouvrent généreusement à ceux qui n'en ont plus. Un repas les réunit tous autour d'une grande table.

.../...

Voilà pourquoi avoir fait appel aux Dakh Daughters, quand les théâtres de leurs pays sont pour la plupart fermés, sans électricité, s'avère être d'une grande justesse. Et ici, par le pouvoir du théâtre, ce sont elles, alors qu'elles qui ont dû tout quitter, abandonner leurs maisons, leur pays, qui sont les hôtes de ces comédiens en pleine errance. Bieda explique à Roman que la seule chose qu'elle a pu emporter, avant de partir de chez elle, ce sont ses chaussons. Le destin des Dakh Daughters et celui des comédiens se rejoignent. Et puis, il y a la partition que composent les deux langues, l'ukrainien des Dakh Daughters et le français des comédiens, qui se répondent et s'entremêlent. D'autres langues s'y ajoutent : l'italien et l'anglais. Faire appel aux Dakh Daughters, qu'elle a rencontrées à Kiev en 2014, c'est aussi pour Lucie Berelowitsch poursuivre un vrai compagnonnage. En 2016, elle a monté « Antigone » d'après Sophocle avec elles. Avec la guerre en Ukraine, elle leur a ouvert les portes du Préau à Vire, qu'elle dirige.

Comme toujours, avec Pirandello, l'illusion théâtrale, le rêve et le réel s'entremêlent. Mais, peut-être encore davantage dans « Les Géants » qu'il considérait comme son chef d'œuvre. Pour lui, c'était un « Mythe ». Il a travaillé dessus plusieurs années. Et si les lucioles illuminent et enchantent la nuit, la Villa est aussi le monde des ténèbres, celui des cauchemars et des fantômes. La Comtesse n'échappe pas au passé qui la hante. Le suicide du jeune Poète n'en finit pas de la tourmenter. Ruslana l'avait prévenue : « Vous êtes acteurs, vous donnez corps aux fantômes pour qu'ils vivent. Nous faisons le contraire : de nos corps nous faisons des fantômes, et nous les faisons vivre. Il suffit de les faire sortir de nous-mêmes. N'êtes-vous pas l'ombre de celle que vous avez été ? ». L'Acte III, écrit par Pirandello à la veille de sa mort, sera celui des Apparitions. **La scène avec les Pantins est l'une des plus belles, les plus poétiques du spectacle.**

À la fin, on entend les Géants qui descendent de la montagne : « J'ai peur » dit Cromo. Ce sera le dernier mot écrit par Pirandello. Il sera dit dans toutes les langues. Espérant jouer la pièce du Poète devant les Géants, les comédiens reprennent la route. Et tandis qu'on les voit quitter la Villa magique avec leurs bagages, les Dakh Daughters chantent une dernière chanson : « La maison, c'est moi ». Le rideau tombe. On y devine comme une vague qui submerge tout sur son passage avec, au lointain, la montagne des Géants. On dit que, dans le dernier acte de la pièce de Pirandello, qu'il n'a donc jamais écrit, les Géants devaient anéantir Ilse et les comédiens parce qu'ils aimaient le théâtre. La violence et l'ignorance devaient avoir raison de la Poésie et de l'Esprit. Mais, si Pirandello ne l'a pas écrit, c'est peut-être parce qu'il n'a pas voulu, n'a pas pu l'écrire. L'espoir reste entier.

Chantal Boiron

THÉÂTRE

"Les Géants de la montagne"
Un feu d'"artifices" pour célébrer l'illusion théâtrale

S'emparer à bras le corps de l'œuvre inachevée de Luigi Pirandello, pièce ô combien énigmatique, pour la porter au plateau dans une scénographie luxuriante propre à faire vaciller l'imaginaire, telle est l'entreprise de Lucie Berelowitsch. Metteuse en scène à l'imagination flamboyante, celle qui nous avait gratifiés en 2020 - dans cette même salle Vitez du TnBA - d'une remarquable "Antigone" revue et corrigée à l'aune des conflits contemporains n'a rien perdu de sa faconde, y compris lorsque la profusion d'effets peut faire perdre le fil.



© Simon Gosselin

D'abord parler du décor plongé dans une semi-obscurité, lieu d'ombres et de lumières scintillantes, porteur à lui seul d'une intrigue foisonnante tissée de niveaux se recouvrant les uns les autres. Perdue au milieu d'une île indéterminée, une villa décrépète en cours de délitement où des feuillages s'invitent, crevant les murs, comme si la végétation entendait reprendre ses droits sur la civilisation des hommes. Elle a pour nom cette étrange bâtisse, "La Scalognata"... la poisse. Ses étranges occupants seront joués (mis en musique et chantés) par les Dakh Daughters, leurs voix sublimes et leur tonicité à tout rompre créant une atmosphère diabolique ; accompagnées de vrais et faux pantins, elles scanderont l'action de leurs rythmes endiablés aux pouvoirs enchanteurs.

C'est dans ce cadre aux vertus hypnotiques que fait irruption une troupe de théâtre déchue. Ces survivants d'une épopée artistique interrompue font chorus autour de la figure tutélaire de la Comtesse Isle, à la recherche éperdue de "La fable de l'enfant échangé" qu'elle porte en elle comme elle voudrait la porter sur scène. Flanquée d'un Comte en quête de son amour perdu, elle est traversée, et avec elle ce qui reste de sa troupe, par les questionnements déstabilisateurs des Scalognati. Entourés de vrais et faux pantins, d'êtres "fabuleux", c'est l'univers même du théâtre qui se trouve mis en abyme, jusqu'au renversement des "sens".

En effet, *"avec la divine prérogative des enfants qui prennent au sérieux le jeu"*, les habitants de cette étrange demeure n'ont de cesse de multiplier le jeu des miroirs entre réalités et illusions, entre faits et fantasmes. Ainsi diffractée par la mise en jeu de fantômes, de voix sépulcrales, d'anges facétieux, de sorcières inquiétantes, de pantins tombés des cintres, l'inquiétante étrangeté prend la main sur le sens commun, le transfigurant pour mieux le donner à voir. Telles des épreuves argentiques révélant leur vérité au grand jour, ces séquences "outre-réalité" disent de la vérité de l'humain ce qu'aucun discours rationnel ne pourrait approcher.

.../...

La fantasmagorie des situations où les corps se dédoublent - continuant à dormir dans les chambres de l'étage, alors que leurs "répliques" dans la pièce à vivre portent leurs paroles - revêt un charme (au sens premier du terme, celui de sortilège magique) éminemment troublant. Ainsi de la scénographie où le fond de la villa s'ouvre pour faire apparaître dans le lointain la troupe de la Comtesse prenant in fine la route vers la Montagne des Géants, sur fond de paysage océanique, pour y représenter leur fable.



© Simon Gosselin

Dès l'ouverture, une apparition de l'auteur à l'adresse de son fils aîné, Stefano Pirandello, son héritier littéraire - *"Cette pièce n'est pas finie Stefano... La vie est composée de tous nos fragments. L'important est ce en quoi l'on croit"* - initie l'enjeu princeps de la pièce : faire vivre le théâtre dans le théâtre. En effet, outre le plaisir d'être dérouté jusqu'à perdre le fil de cette intrigue à facettes multiples (profusion de strates, le monde des "vivants", celui des fantômes, celui des pantins...), l'enjeu dramatique est à trouver de manière exaltante du côté des mises en abyme, entre rêves et réalités. Les Scalognati - incarnés par les envoûtantes Dakh Daughters - sont les passeurs vers l'autre réalité de la villa hantée par des Esprits, esprits créés par eux-mêmes. Ainsi de leur adresse aux comédiens de la Compagnie de la Comtesse : *"Vous êtes des acteurs. Vous donnez corps à des fantômes... Nous, nous les faisons vivre !"*.

Eux, la vérité, ils l'inventent. Comme des enfants le feraient, pour enchanter le monde. La seule réalité à prendre en compte c'est celle de nos rêves. S'évader par l'esprit pour créer une vie en dehors de soi, une vie qui soit plus vraie que le pauvre réel vécu au ras du sol... Paradoxe essentiel : ce sont les étranges habitants de cette villa perdue auxquels revient la mission d'éclairer la troupe de comédiens sur ce qu'est le Théâtre, le lieu de "L'Illusion Comique" (cf. Corneille), le lieu d'une tragi-comédie éblouissante. L'existence donnée à voir par l'entremise d'un feu "d'artifices".



© Simon Gosselin.

Ainsi Lucie Berelowitsch s'est-elle risquée non sans bonheur - dans sa mise en jeu exubérante à souhait de la dernière pièce testament de Luigi Pirandello - à pénétrer dans les arcanes des "Géants de la montagne" afin de nous en livrer une version propre à faire résonner en nous ses enjeux énigmatiques. Et si par moments, on pourrait être affolé par la profusion des strates s'entremêlant, par une traduction (une partie du texte est en ukrainien) défilant à un rythme endiablé, par des éclairages obscurcissant à l'envi le plateau, c'est pour mieux nous extraire de notre zone de confort d'assouplis englués durablement dans des réalités sans horizon... c'est pour mieux nous faire tutoyer le monde véridique des rêves créateurs. Géant.

Yves Kafka

Les Géants de la Montagne, à la lisière du réel



Photo : Simon Gosselin

Avec le groupe ukrainien Dakh Daughters, Lucie Berelowitsch signe une version envoûtante et musicale de l'ultime pièce de Luigi Pirandello, *Les Géants de la Montagne*.

Les Géants de la Montagne est une pièce étrange, qui déconcerte autant qu'elle obsède. Parce que son auteur, Luigi Pirandello, l'a laissée inachevée (le quatrième acte est manquant). Parce que son propos politique n'est pas limpide (l'italien adhère au parti fasciste italien en 1923, puis entretient des relations ambiguës avec celui-ci ; selon certains, il s'en serait détourné, selon d'autres, pas tout à fait...). Et parce que ses mises en abîme perpétuelles et magnifiques sur le rôle du théâtre créent un vertige qui interroge sur le sens profond de l'œuvre.

Pourtant l'histoire est assez simple. L'auteur imagine l'arrivée d'une troupe de théâtre dans une villa, sur une île. Les comédiens aux abois, et jusqu'ici rejetés de tous, cherchent une salle pour y jouer *La Fable de l'enfant échangé* (une pièce de Pirandello). Coûte que coûte. Et devant un public. Ensemble, ils vont devoir cohabiter avec les habitants de leur nouvelle demeure : un groupe d'individus reclus et idéalistes, dirigés par le marionnettiste et maître à penser Cotrone. En attendant, peut-être, l'arrivée inquiétante des géants de la montagne...

La metteuse en scène et directrice du Préau (CDN de Normandie-Vire), Lucie Berelowitsch, propose une version musicale et poétique qui traduit, voire amplifie, l'étrangeté de la pièce, la tirant vers l'onirisme

et la polysémie. Le choix est courageux. Et le résultat réussi, dans l'ensemble. La scénographie et les costumes, aux tonalités chaudes et aux textures veloutées, évoquent un drôle de cabaret fantasque, tout droit sorti de l'imagination de Tim Burton.

.../...

Les habitants de la villa sont incarnés par le groupe ukrainien Dakh Daughters, un quintet féminin (contrebasse, batterie, synthé, violoncelle et guitare), interprétant des morceaux à la lisière du punk et de la musique tzigane, spécialement conçus pour le spectacle.

Il y a quelque chose de vénéneux dans cette atmosphère, où l'on se sent bien, malgré tout, comme hors du monde et hors du temps, où l'on jongle entre le français, l'ukrainien et l'anglais. En ce sens, **Lucie Berelowitsch sublime le mystère pirandellien.** Non seulement **les Dakh Daughters interprètent leur partition à la perfection, mais elles ont une présence au plateau remarquable.** (...) **La tension entre le pouvoir de l'imagination et la tragédie de l'actualité est rendue avec intelligence et poésie.** Images et sonorités nous resteront longtemps en tête. Notons au passage que le jeudi 12 janvier, un élément pyrotechnique déclencha l'alarme incendie, provoquant l'évacuation de la salle, puis une pause d'une quinzaine de minutes, avant la reprise de la pièce. La mise en abîme du théâtre dans le théâtre était déroutante : à la fois gênante et magnifique.

Igor Hansen-Løve

LES GÉANTS DE LA MONTAGNE DE PIRANDELLO PAR LUCIE BERELOWITSCH

Le théâtre et les arts au-dessus de la brutalité du monde

Publié par Véronique Hotte



Crédit photo : Simon Gosselin

A Kiev, en 2015, Lucie Berelowitsch, directrice du Préau - CDN de Normandie - Vire, avait créé *Antigone*, un projet franco-ukrainien composé d'une équipe artistique ukrainienne et française. Les Dakh Daughters y jouaient le chœur, et l'une d'entre elles, le rôle d'Antigone. La tournée en France a débuté en 2016, et en 2021, la reprise d'*Antigone*, à la Grande Halle de la Villette, n'a pu se faire vu la pandémie : la période de tournée s'est transformée en création des *Géants de la montagne*.

Une drôle d'histoire qui a trait au théâtre et à l'art, en général, domaine que privilégie l'œuvre de Pirandello. Qu'est-ce que le rêve ? Qu'est-ce que la réalité ? Où est la vérité ? Où se tient la fiction ? Est-on soi ou bien endosse-t-on le rôle d'un personnage ? Qu'est-ce que « être » ?

Une actrice-comtesse veut donner vie à l'œuvre d'un poète mort et aimé, sacrifiant temps et biens, menant une existence errante. Avec le Comte et les fidèles de sa troupe de comédiens, elle arrive sur une île, en quête d'un théâtre : ils parviennent au frontispice d'une villa abandonnée.

La scénographie d'Hervé Cherblanc est somptueuse qui retrace pour le regard les vestiges intérieurs d'une demeure jadis cossue, dont il ne resterait que les traces d'un faste révolu - petits escalier intérieur, galerie au premier étage, panneaux transparents et colorés, répartis çà et là, comme emboîtés les uns dans les autres, un patchwork indéfinissable avec ses dalles, sa marqueterie au sol. Surélevé, un petit promontoire mobile - podium encastré pour les musiciennes -, qui fraye avec les branches ancestrales et pénétrantes d'un arbre nouveau au rôle de veilleur.

La Villa « Scalogna » - « La Poisse » - abrite un groupe hétérogène, marginal, mystique ou idéaliste : des réfugiés au sens propre et figuré, puisque Les Dark Daughters - un groupe cabaret-punk féminin - qui fuient la guerre en Ukraine, dans la mise en scène de Lucie Berelowitsch, endossent leurs rôles à la fois de comédiennes et de musiciennes - la communauté pirandellienne.

.../...

Ces femmes, accompagnées d'un homme mutique, ont investi les lieux, font de la musique, rêvent, protégées autour de Cotrone, un maître de cérémonie loufoque, marionnettiste, prêchant l'illusion et l'imagination souveraine, mettant à disposition pantins, effigies et marionnettes. Et chacun y va de son existence, s'exprimant en déclamant, en chantant, en jouant d'un instrument.

Ces « parias » sont les seuls interlocuteurs des comédiens, invitant les acteurs à rester avec eux.

Tous déploient devant leurs yeux leur monde magique où l'imagination crée tout - la découverte d'un entre-deux-mondes où s'accomplissent danses, déclamations poétiques et musiques.

La pièce est une partition de musique live et de sonorités électroniques, composition des Dakh Daughters, entre musique traditionnelle, rituelle et rock, avec piano, batterie, contrebasse, violoncelle, violon, guitare électrique : révélation de la grandeur et la misère d'un petit théâtre de tréteaux.

La comtesse Ilse refuse d'abandonner son projet de représenter en public *La Fable de l'enfant échangé*. Cotrone propose à la troupe de la mener chez les géants de la montagne, pour y jouer la pièce. L'acte III s'achève sur les paroles d'une comédienne de la troupe, qui entend le fracas des géants descendant de la montagne : « J'ai peur... j'ai peur. » Dans le final jamais écrit, les comédiens se font tuer par les serviteurs, incapables de comprendre le prodige de l'Art.

Inventer la vérité est la devise de Cotrone, un plaidoyer pour la liberté du rêve, et passer de la fiction à la réalité : le vrai miracle n'est pas la représentation mais l'imagination du poète. Il rend la vie aux marionnettes, évoque les anges et entend des voix, dans un « arsenal de prodiges ».

« Toutes ces vérités que la conscience refuse. Je les fais sortir du secret des sens, ou alors, les plus épouvantables, des cavernes de l'instinct... Je m'essaie maintenant ici, à les dissoudre sous forme de fantômes, d'évanescences. Des ombres qui passent. Avec ces amis, je m'efforce de nuancer par des lueurs diffuses la réalité même, qui est dehors, et comme des flocons de nuages bariolés, je verse l'âme dans la nuit qui rêve. » (*Le théâtre de Luigi Pirandello*, Pierre Lepori, Ides et Calendes, Lausanne, 2020).

Vapeurs de fantômes, lucioles et souvenirs d'enfance poétique au plus près de la nature, les souvenirs sont un trésor - tels les chaussons que l'une des comédiennes a rapportés de chez elle, en quittant l'Ukraine. Partir d'une demeure, en retrouver une autre peut-être, située sur la carte du monde, destin que certains de notre temps connaissent, qu'ils soient migrants ukrainiens ou africains, etc...

Un spectacle politique et poétique éminemment émouvant qui emporte haut l'adhésion du public.

13 janvier 2023



Au centre de la pièce de Pirandello, il y a la villa Scalogna. C'est un lieu étrange situé sur une île peu hospitalière, isolée des fureurs du monde, loin, bien loin de la réalité brutale de la société. Y vivent dans un dénuement matériel quasi total, des personnages étranges, férus de musique, de poésie, de sortilèges.

Au centre de l'adaptation qu'en donne Lucie Berelowitsch, pour incarner ces êtres rescapés, il y a un groupe "cabaret-punk", les Dakh Daughters. Elles sont cinq ukrainiennes, autant musiciennes que comédiennes et leur musique, leurs chansons, qui vont des chants traditionnels d'Ukraine (avec de superbes polyphonies à cappella) au rock massif le plus tonique vont accompagner tout le récit des Géants de la Montagne.

Arrive alors dans cette villa une troupe de comédiens en quête d'un théâtre où représenter leur spectacle. Ils sont décimés, affamés et transis mais leur foi dans la pièce qu'ils jouent de lieu en lieu, *La Fable de l'enfant échangé* (autre pièce de Pirandello) est encore un moteur suffisant pour qu'ils continuent à errer : une foi sans borne pour la poésie que cette pièce porte en elle, une poésie qu'ils pensent nécessaire au monde.

Dans cette œuvre à laquelle il travailla durant les huit dernières années de sa vie, Pirandello installe un récit où l'imagination, le rêve et la fantaisie de l'enfance sont en conflit avec la réalité. Mieux encore, dans cette villa, les habitants, débarrassés des contraintes matérielles, parviennent à faire en sorte que l'esprit crée une vérité plus grande que le soi-disant réel. Les rêves, les apparitions d'esprits sont leurs quotidiens. Face à cette puissance d'évocation, l'art des comédiens devient un art factice d'imitation et de simulation, où les sentiments sont artificiels, loin de la force de l'imaginaire que connaissent les enfants.

.../...

Rendre cet aspect onirique et visionnaire a demandé à Lucie Berelowitsch et son équipe artistique un travail délicat et précis. Pour la villa d'abord, qui est le berceau de toute l'histoire : la scénographie d'Hervé Cherblanc construit un intérieur à plusieurs niveaux, une grande pièce à vivre ouverte sur l'extérieur par de hauts panneaux vitrés et vers l'intérieur par un escalier donnant sur une vue sur un entresol et une mezzanine. Les baies vitrées sont disjointes, les meubles, les chaises, dépareillés et un arbre tend ses longues branches jusqu'au milieu du salon. Les dalles même du sol semblent inachevées. Un décor qui donne le sentiment un peu *ruinique*, d'un abandon. Pourtant, les tons ambrés, cuivrés et vert qui dominent apportent une sorte de chaleur, de réconfort. **Tout baigne dans ces tons chauds et automnaux, une impression encore accentuée par une très belle création lumière qui apporte une unité visuelle à tout le spectacle et donne à la scène la luminosité suffisante pour la part de rêve et de poésie qui s'y déroule.**

Ils sont dix interprètes sur scène. Une distribution qui assemble français et ukrainiennes. Les raisons de cette distribution tiennent à sa genèse. Lucie Berelowitsch devait reprendre en 2021 à La Villette, un *Antigone* créé quelques années plus tôt à Kiev avec le groupe des Dakh Daughters, mais la pandémie stoppe la programmation. Dans l'urgence, sur une idée de Lucie Berelowitsch, elles décident de lancer la création des *Géants de la Montagne*. Près d'un an avant l'attaque de l'Ukraine par la Russie, il y a eu une sorte de prémonition dans le choix de cette pièce qui installe la Villa Scalogna comme refuge vital contre les cruautés du monde réel et en fait une maison à protéger contre les géants, ces êtres fait uniquement de force, de brutalité.

Aujourd'hui, ce spectacle en ukrainien et en français (langues surtitrés) prend un sens encore plus fort. La villa sauvegardée des agressions extérieures résonne des sentiments déchirants des Ukrainiens. **Les chansons, écrites par les membres des Dakh Daughters, sont chargées d'une émotion qui correspond exactement au sens que l'auteur sicilien y a mis.** Le travail des répétitions a lui-même été chamboulé par cette guerre. La metteuse en scène s'exprimant d'ordinaire en russe pour diriger ses interprètes ukrainiennes a dû y renoncer, le groupe refusant de s'exprimer et d'entendre la langue de l'agresseur.

Et l'on ressent à la vue de ce spectacle riche, puissant et poétique, toutes ces implications, toutes ces émotions que la création de cette pièce a suscitées. Pirandello n'acheva pas son texte. Nous ne saurons pas si les forces de l'imaginaire et des esprits, si la force de la poésie, parviendront à porter leurs messages dans le monde des géants, ou si ceux-ci les écraseront, mais nous savons que la petite troupe de théâtre continuera son voyage vers les autres quel qu'en soit le prix à payer.

Bruno Fournies



13 janvier 2023

Kiev-Pirandello, aller-retour avec escale à Vire

Jean-Pierre Thibaudat

En adaptant librement « *Les géants de la montagne* », l'ultime pièce inachevée de Luigi Pirandello, Lucie Berelowitsch, entourée de collaborateurs, d'actrices et d'acteurs parlant français, offre un écrin à ses amies ukrainiennes, actrices, chanteuses, musiciennes et compositrices formant les Dakh Daughters.



Les géants de la montagne - © Simon Gosselin

C'est à Kiev, sur la place Maidan, au plus fort de l'occupation, que Lucie Berelowitsch, en 2014, a rencontré celles qui allaient constituer les actrices, musiciennes et chanteuses des Dakh Daughters, Natacha Charpe-Zozul, Natalia Halanevych, Ruslana Khazipova, Solomia Melnik et Anna Nikitina. Puisant dans le riche répertoire ukrainien, elles signent aussi, et de plus en plus, des compositions personnelles. C'est au sein du théâtre Dakh, créé et dirigé par le metteur en scène Vlad Troitskyi et où elles jouaient dans ses spectacles que le groupe de filles s'est créé avec la complicité de Vlad, déjà à l'origine du groupe musical DakhaBraha, un groupe qui, aujourd'hui, tourne dans le monde entier.

Lucie Berelowitsch a tout de suite voulu travailler avec les Dakh Daughters, ce groupe de filles actrices et musiciennes et c'est dans l'avion qui la ramenait une nouvelle fois de Kiev à Paris qu'elle a songé à *Antigone*, celle de Sophocle mais aussi celle de Brecht. Le spectacle réunissait les Dakh Daughters (toutes formaient un chœur et l'une d'entre elles, Ruslana, jouait Antigone) et des acteurs français (dont Thibaut Lacroix qui a cofondé avec Lucie Berelowitsch la compagnie Les trois sentiers). Ce spectacle étonnant (lire [ici](#)) a été fortement remarqué et devait effectuer une longue tournée quand le Covid a tout arrêté.

.../...

Entre temps, Lucie Berelowitsch a été nommée à la direction du Centre Dramatique National de Vire. Ville devenue, avec la guerre en Ukraine, un havre pour nombre d'Ukrainiens dont Vlad Troitskyi qui est aujourd'hui un metteur en scène privé de tout : il est loin de son Dakh teatr laissé en jachère à Kiev, il a des projets mais, en France, pas de quoi les porter et surtout pas les financer. Les Dakh Daughters qui sont comme ses filles, elles, vont de concert en concert. Elles étaient à Avignon le dernier soir sur la scène aux côtés d'Olivier Py.

C'est pour elles que Lucie Berelowitsch a songé à mettre en scène une adaptation de la pièce inachevée de Pirandello *Les Géants de la montagne*. Une pièce qui fascine tous les metteurs en scène bien qu'inachevée ou parce qu'inachevée. On se souvient de la mise en scène de Georges Lavaudant avec dans le rôle du magicien Cotrone le regretté Gabriel Monnet, de celle de Klaus Mikael Grüber avec les élèves du Conservatoire national de Paris et avec Michel Piccoli dans le même rôle. Quant à Giorgio Strehler, il a monté plusieurs fois cette pièce qu'il chérissait. Dans *Un théâtre pour la vie* (traduit chez Fayard) il écrit : « *Cotrone : résumé de tous les genres du théâtre, à commencer par un acte de foi dans les possibilités de la poésie. Il invite à croire, comme les enfants, au jeu, aux artifices de l'art sans demander de raison, sans définir* ».

Ce personnage central disparaît dans l'adaptation de Lucie Berelowitsch, une partie de ses répliques sont attribuées à d'autres personnages. Elle s'en explique en disant vouloir travailler avec un ensemble et non sur un personnage central. « *Les Dakh Daughters incarnent tous les habitants de la ville, l'esprit de Cotrone compris* » souligne-t-elle.

Pour ouvrir le spectacle la metteuse en scène a écrit un court prologue où Pirandello, sur son lit d'agonisant, s'adresse à son fils Stefano et lui confie ce qui pourrait être la fin de la pièce. De fait, Stefano, à partir des notes de son père, a bricolé une fin possible de la pièce avec les géants qui, descendus de leur montage, se livrent à un massacre. Final qui est un sujet de disputes sans fin chez les pirandelliens et ne manque pas de troubler celles et ceux qui mettent en scène *Les géants de la montagne*.

Après ce court prologue inventé, la pièce commence comme elle a été écrite avec l'arrivée de la troupe des comédiens dans une villa qu'ils prennent ou veulent prendre pour un théâtre. « *Ce qui m'intéresse, dit Lucie Berelowitsch, c'est de montrer en quoi cette villa est un endroit de protection pour des réfugiés de la société.* » Ce qui renvoie, en miroir, à l'accueil des Dakh Daughters et d'autres Ukrainiens comme Vlad Troitskyi, à Vire.

Le décor touffu signé Hervé Cherblanc multiplie les échappées possibles de cette villa aux allures de caverne de fortune (le décor est fait en grande partie fait d'éléments récupérés). Sur le côté gauche sont installés les instruments de musique des Dakh Daughters (piano, batterie, violoncelle, violon, guitare électrique) lesquelles habitent la villa.

.../...



L'orchestre de la villa © Simon Gosselin

La pièce avance ainsi en entrelaçant, dès la première scène, l'adaptation libre du texte de Pirandello et les nombreuses propositions musicales des Dakh Daughters avec la complicité de Vlad Troitskyi , tout spécialement écrites pour le spectacle et qui en sont comme la respiration.

Dans une didascalie, Pirandello écrit : « *On entend venant de l'intérieur de la villa et accompagnés d'instruments étranges, un chant à rebondissements qui tantôt éclate en cris inattendus, tantôt fléchit en des glissements téméraires jusqu'à se laisser attirer comme dans un tourbillon auquel il s'arrache soudains en prenant la fuite comme un cheval emballé* ». En miroir, ce chant des Dakh Daughters, toutes loin de leur logis ukrainien « *Maison/Maison/A la maison/A la maison/Il fait bon/ A la maison sans maison/ Je suis sans abri dans la maison/ Je suis fatiguée sans maison/ Je roulais, marchais, errais et j'ai oublié/ Comment c'est à la maison/ Et à la maison/ Il fait bon/ chaud* ». Avec, en contrepoint ce que dit Ilse dite la comtesse (Marina Keltchewsky), la grande actrice de la troupe, aux habitantes de la maison, encouragée par le comte, son époux (Jonathan Genet) : « *mais vous devez me croire/Je vous apporte des témoignages/ Ce sont toutes de pauvres femmes, /de pauvres mères comme moi, /des voisines...* » Et Anna et Solonia, (deux des Dakh Daughters) de répliquer « *ah mais ils sont en train de jouer* » dit l'une et l'autre « *C'est du théâtre ? Ce sont des acteurs ?* » Redoublement du vertige pirandellien.

Baptiste Mayoraz (comédien permanent du Préau de Vire) conclut le premier acte : « *Et c'est ainsi qu'ils sont arrivés sur l'île et qu'ils sont entrés pour la première fois dans la villa. La troupe n'était plus la même et ne comptait pas beaucoup d'anciens. Diamante, Spizzi, Battaglia, Sacerdote, Mumachi et tous les autres n'étaient plus avec eux. Ils étaient fatigués, inquiets, ils n'avaient pas dormi depuis longtemps* ». Tous les noms cités sont ceux de personnages de la pièce de Pirandello qui ont disparu dans l'adaptation de Lucie Berelowitsch.

Et les Dakh Daughters de jouer et chanter encore et encore la maison que l'on a fermée pour la quitter avant un jour d'y revenir et mettre la clef dans la serrure. C'est ainsi que le spectacle avance, de pantins en fantômes, jusqu'à son terme, en miroitant...

la terrasse

13 janvier 2023

Les Géants de la montagne :
Lucie Berelowitsch adapte avec une fibre poétique éclairée
le chef-d'œuvre inachevé de Luigi Pirandello.



LE PRAU - CDN DE NORMANDIE-VIRE

La metteuse en scène et directrice du Préau – Centre dramatique national de Normandie-Vire Lucie Berelowitsch adapte avec une fibre poétique éclairée le chef-d'œuvre inachevé de Luigi Pirandello. Spectacle hybride, l'adaptation profite également de l'exceptionnelle présence scénique et musicale du cabaret punk ukrainien Les Dakh Daughters.

Faire vibrer toute la puissance allégorique de l'œuvre, de cette fable fantastique aux accents mythologiques dédiée « à la tragédie de la poésie au milieu de ce brutal monde moderne », est l'ambition que Lucie Berelowitsch a faite sienne. La réussite de cette appropriation tient d'abord à l'attention accordée à la multiplicité des possibles offerts par la pièce, dont l'argument de base tient de la mise en abîme théâtrale.

Une troupe, réduite à sa plus simple expression, décimée, est à la recherche du lieu qui pourrait l'abriter pour répéter sa nouvelle création. Elle échoue à La Villa, île fantasmagorique habitée par des marginaux ayant fait le choix de la poésie et de l'imagination contre celui de la nécessité, ces insulaires, que d'aucuns qualifieraient d'idéalistes, veulent croire sans attendre de voir. Au cœur du propos, la réflexion sur ce qu'est le théâtre, excédée de toutes parts, résonne dans ses déclinaisons éthiques et politiques, au-delà même du contexte effarant de la guerre actuelle qui ravage l'Ukraine. Que sommes-nous prêts à sacrifier à la peur et à ses représentations, à « ces géants de la montagne » qui en sont la forme poétique pirandellienne ?

Des tableaux d'une poésie folle

Lucie Berelowitsch entretient, depuis sa création, des liens privilégiés avec la formation née à l'initiative du directeur du Théâtre Dakh à Kiev, Vlad Troitskyi, il y a une dizaine d'années. Elle fait des comédiennes et musiciennes du groupe des Dakh Daughters les habitantes de La Villa imaginée par Pirandello. Et l'on ne saurait après les avoir vues et entendues en imaginer d'autres. Leur prestation d'une poésie folle répondant au fabuleux de l'inspiration pirandellienne est en tout point saisissante. Mêlant diverses sources d'inspiration dans cette veine du « *freak-cabaret* » qui leur est propre, leurs créations musicales et vocales inédites tiennent du sortilège. Sous le charme nous tiennent également les costumes baroques imaginés par Caroline Tavernier, comme l'unique décor mouvant des trois actes de la pièce, celui de cette Villa aux vrais faux airs de palais marqué par le passage du temps, conçu par le scénographe Hervé Cherblanc. (...)

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

THÉÂTRE

LES GÉANTS DE LA MONTAGNE. VARIATIONS SLAVES SUR UNE ŒUVRE TESTAMENTAIRE DE PIRANDELLO.

Rédigé par Sarah Franck



© Simon Gosselin

Ce spectacle qui mêle la musique des Dakh Daughters à la dernière œuvre théâtrale, inachevée, de Pirandello, offre une transmutation inattendue, baroque et poétique, de la vision d'un auteur qui fit du théâtre le centre de sa réflexion sur la vie.

Le rideau qui se lève dévoile le paysage d'un monde en ruine. Des vitraux déglingués dans le style des années 1930 rappellent, comme en clin d'œil, la datation de cette ultime pièce de Pirandello, entreprise dès 1929 et restée inachevée à la mort de l'auteur, en 1936. Comme pour enfoncer le clou, le portrait de l'auteur trône sur un pilier. Côté cour, c'est une scène qui se dresse. Dépourvue de rideau, fatiguée, avec ses montants en partie effondrés. Un peu de velours rouge est demeuré accroché aux restes, comme pour témoigner d'une splendeur passée. On entre de plain-pied dans cette vision du théâtre dans le théâtre que Shakespeare, Corneille et Lope de Vega, avant Pirandello, ont explorée. Un internationalisme atemporel que le voyage qui nous est proposé adopte lui aussi sur ces chemins buissonniers qui mêlent l'italien à l'ukrainien et au français.

D'une marginalité à l'autre

Les hôtes de ces lieux sont des squatters, des musiciennes retirées du monde qui ont trouvé refuge sur cette île abandonnée des hommes. À l'écart de la société, elles se sont construit un univers où musique et poésie animent une abbaye de Thélème où l'on vit sans chercher à prouver quelque chose, où les rêves et l'imaginaire circulent à l'air libre et où le temps, jamais mesuré, ne s'écoule pas. La villa « Scalogna » (« la Malchance » ou « la Poisse ») abrite un groupe hétérogène d'exclus volontaires, rassemblé autour d'un marionnettiste et maître de cérémonie volontiers taquin et haut en couleurs que le spectacle conjugue au féminin. Les intrus ne sont pas les bienvenus dans cette société autarcique qui a pour règles de n'en avoir pas, et ils sont immédiatement éjectés. Mais voici justement que des étrangers font irruption. Une troupe de théâtre décimée dont les quelques membres restants cherchent, en dépit de tout, un lieu pour jouer. D'une marginalité à l'autre le pas est franchi, la communication établie. Mais les Géants, qui veillent aux portes de ce monde à part, ne l'ont pas oublié. Le retour de bâton se profile...



© Simon Gosselin

Une pièce caméléon

Les mises en scène de la pièce nous en apprennent autant sur le projet de Pirandello que sur la mise en situation de la pièce au moment de sa représentation. Présentée pour la première fois en 1937 dans les jardins du Boboli à Florence, c'est d'abord sa magie et son onirisme qui sont privilégiés par les interprétations italiennes, ce lâcher-prise d'une parole qui prend son essor dans le champ poétique dans lequel Giorgio Strehler reconnaîtra une « projection théâtrale de la conscience ». Les mises en scène françaises interrogeront la place du théâtre dans la société et le pouvoir du théâtre d'agir sur le monde. Dans une approche historiciste, telle celle de Lavaudant, elles mettront l'accent sur la critique du fascisme, présente dans la menace que font peser les Géants sur cette communauté « libre ». Pirandello, qui a adhéré au Parti fasciste en 1924, prend ici ses distances avec Mussolini en dénonçant un monde moderne pourri jusqu'à la moelle par l'argent et le pouvoir. Bernard Sobel y verra une métaphore de la misère des conditions du théâtre contemporain tandis que Laurent Laffargue se concentrera sur l'acteur.

L'exploration du mythe de l'art

Pirandello voyait dans sa pièce l'évocation du « mythe de l'art ». « Tragédie de la Poésie dans la brutalité du monde moderne », *les Géants de la montagne* sont avant tout une pièce emblématique, qui interroge le pouvoir de l'illusion théâtrale, et où le critique et historien du théâtre Bernard Dort a vu le symbole de la mise en scène moderne. L'absence de fin – peut-être due à l'hésitation de Pirandello quant au message destiné à clore la fable – qui permet à chacun des metteurs en scène d'inventer la sienne propre, renforce d'autant plus la liberté de chacun d'y inscrire sa propre vision, ce que fera Stéphane Braunschweig en donnant à l'auteur la possibilité de défendre sa *Fable du fils échangé*, interdite par Mussolini dès la seconde représentation en 1934, qui renvoie dos à dos un enfant royal, maladif et difforme, auquel on substitue son double beau et bien portant, d'origine plébéienne. L'exaltation par Pirandello d'une Sicile agraire et quelque part pétrie d'un savoir immémorial, contre la « brume amère » d'un Nord hérissé d'« architectures de fer » pouvait sonner comme une provocation aux yeux du pouvoir fasciste.

Dans les méandres de l'Être

La diversité des interprétations et la réapparition périodique des représentations de la pièce manifestent la fascination qu'exerce la pièce sur le monde du théâtre et sur le public. Elle tient au caractère intemporel des interrogations qui y sont développées, et peuvent trouver à chaque époque une correspondance, une résonance. Spectacle miroir dans lequel le théâtre se regarde, il renvoie aussi aux ambivalences entre le théâtre et la vie développées en particulier à l'époque baroque. La vie est-elle un théâtre où nous nous agitons tels des pantins, manipulés, peut-être, par un Deus ex machina aux formes multiples ? La vie est-elle réelle ou n'est-elle que la projection que nous nous fabriquons de la réalité ? Où se situer et, d'une certaine manière, qui sommes-nous ? Ce qu'une certaine image fait de nous ou ce que nous rêvons ?

.../...

Les réponses de Lucie Berelowitsch

Lucie Berelowitsch choisit de ne pas choisir, de nous laisser faire le tri dans toutes les pistes qui partent de la pièce, apporter notre propre interprétation à un spectacle qui fait du chaos une matière vive et productive, de la prolifération en apparence anarchique une liberté de choix. Elle nous piège dans les personnages, leurs marionnettes et leurs masques, les transforme en Janus multi-têtes ouvrant un champ de possibles. À la manière d'un Tadeusz Kantor déréalisant ses acteurs dans une virée sauvage qui les transforme en fantômes, en ombres d'humains pris dans la nasse d'un jeu qui leur échappe, elle débranche nos repères. Le pas lourd de ces géants qui hantent la pièce, ce pourrait être aussi bien le tir des lacrymogènes qui rythme les manifestations que l'écho des explosions, quelque part en Ukraine, qui résonne dans nos consciences comme en arrière-plan des chansons des Dakh Daughters.

Éloge de la vitalité du désordre. Le baroque au cœur.

Le décor joue sa partition dans l'évocation de ce monde chaotique où réalité et illusion sont si entremêlées qu'il devient difficile de les distinguer. La musique très puissante, vibrante et poétique des Dakh Daughters mêle sonorités folkloriques, rocks aux discordances éloquentes et chants choraux rappelant les mélopées aux harmonies splendides de la liturgie religieuse. Le concentré d'énergie et de force qui nous expose à la figure a des allures de lutte pour la survie en même temps que d'affirmation de la beauté et du pouvoir salvateur de l'art. L'ensemble est baroque, post-moderne dans le mélange des références, improbable, mouvementé. La présence des Dakh Daughters dans ce paysage dévasté renvoie avec acuité à notre actualité. Au point même qu'elle dévore quelque peu l'ensemble du spectacle et fait passer le voyage des comédiens et le triple emboîtement du théâtre dans le théâtre au second plan, les rendant, d'une certaine manière, plus anecdotiques. Cela n'ôte cependant rien à la vitalité qui se dégage et au mouvement qui offre, dans la multiplicité des interprétations possibles, toute sa richesse au spectacle. La dimension d'un insaisissable et polymorphe mythe de l'art...



© Simon Gosselin

janvier - février 2023

à partir du
10
Janvier

LES GÉANTS DE LA MONTAGNE

Le Préau – Vire
TNBA - Bordeaux

Lucie Berelowitsch

Croire au théâtre

Cette saison, trois metteuses en scène s'attaquent aux *Géants de la Montagne*, la pièce inachevée de Pirandello, parue après sa mort en 1936 et qui raconte la quête, vaine, d'une comtesse pour jouer la fable d'un poète devant de mystérieux géants : Marie-José Malis à la Commune d'Aubervilliers, Marina Hands à la Comédie-Française et dès janvier Lucie Berelowitsch au Préau à Vire dont elle est la directrice.

Théâtral magazine : Que représente *Les Géants de la Montagne* dans l'œuvre de Pirandello ?

Lucie Berelowitsch : C'est une pièce qui raconte la place que peuvent prendre ou pas les artistes dans une société et dans un monde de plus en plus brutal. On a trois groupes de gens. La troupe d'un magicien, Cotrone, constituée d'estropiés de la vie venus se réfugier chez lui dans leurs rêves. Il y a la Comtesse Ilse et ses acteurs, qui cherchent en vain un théâtre pour jouer le texte d'un poète mort, et arrivent chez Cotrone. Et il y a les géants, qu'on ne voit jamais, mais qu'on entend et dont on apprend qu'ils sont extrêmement vénaux.

Que raconte *La Fable de l'enfant échangé* que la Comtesse et sa troupe veulent jouer ?

Elle pose la question de ce à quoi on croit. Un personnage dit "Si vous voulez entendre cette fable nouvelle, il vous faut croire à mes vêtements de pauvre femme". Or croire, c'est tout l'enjeu du théâtre. Croire à ses vêtements de

pauvre femme, croire ce qu'elle dit sur son enfant échangé, croire que l'enfant devient roi simplement parce qu'on pose une couronne sur sa tête. Et la croyance nécessite aussi l'acceptation de l'autre "si tu traites bien cet enfant qui n'est pas le tien, le tien ira bien".

Avez-vous vu la mise en scène qu'en avait faite Klaus Michael Grüber ?

Il se trouve que la bande d'acteurs avec laquelle j'ai beaucoup travaillé était en troisième année du Conservatoire quand Grüber l'a montée. Et donc j'en ai entendu parler comme d'une chose complètement fondatrice dans leur rapport au théâtre.

C'est un projet que vous montez avec les Dakh Daughters, un groupe de comédiennes et musiciennes ukrainiennes qui avaient déjà joué dans votre mise en scène d'*Antigone*.

Elles jouent les habitantes de la villa, où elles font de la musique. On a fait des rajouts de différents textes de Pessoa et d'auteurs plus contem-



>> En savoir plus :



porains, de poèmes ukrainiens et on aborde un petit plus les raisons pour lesquelles elles sont arrivées là. Comment représentez-vous la villa ?

Les deux premiers actes se passant à l'extérieur et le troisième à l'intérieur, le scénographe Hervé Cherblanc a travaillé sur l'idée d'une ancienne villa battue par les vents, dont on ne sait plus très bien où est l'intérieur et l'extérieur avec la végétation qui a repris ses droits à certains endroits. Et à l'acte trois, dans lequel on aborde la question centrale du théâtre, des miroirs sans tain et des grandes verrières créent des transparences et des opacités rendant l'endroit assez labyrinthique.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ *Les Géants de la montagne*, de Pirandello, mise en scène Lucie Berelowitsch, avec les Dakh Daughters...
du 10 au 13/01 TNBA, Bordeaux,
du 19 au 21/01 Préau, Vire

la terrasse

4 janvier 2023

Les Géants de la montagne

THÉÂTRE NATIONAL DE BORDEAUX EN AQUITAINE / LE PRÉAU – CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE NORMANDIE-VIRE / D'APRÈS LUIGI PIRANDELLO / MISE EN SCÈNE LUCIE BERELOWITSCH

Lucie Berelowitsch donne corps à un rêve artistique en brassant les styles, les influences et les langues dans sa mise en scène de la dernière pièce de Luigi Pirandello. Avec les comédiennes-chanteuses ukrainiennes des Dakh Daughters.

Une amitié au long cours unit la directrice du Préau et le collectif des Dakh Daughters. Une amitié qui a permis aux comédiennes-chanteuses ukrainiennes, après l'invasion de leur pays par la Russie, de se réfugier à Vire avec leurs familles pour échapper à la guerre et continuer à pratiquer leur art. Cet exil cor-



La metteuse en scène Lucie Berelowitsch, directrice du Préau.

© DR

fermé ses portes, se retrouvent sur une île, dans une villa, hébergés par une communauté de marginaux qui font de la musique, donnent corps à leurs rêves et aux sollicitations de leur inconscient.

Une fable sur le pouvoir de l'art

« Les Géants de la montagne porte la question de la prise de parole des artistes, du pouvoir de la poésie et du théâtre dans un monde qui laisse de moins en moins de place à l'art » fait

respond, d'une certaine façon, à la situation à laquelle font face les êtres composant la troupe d'acteurs imaginée par Luigi Pirandello dans *Les Géants de la montagne* (dernière œuvre du dramaturge, restée inachevée). Ces personnages, après avoir traversé le monde pour jouer une pièce dans un théâtre ayant remarqué Lucie Berelowitsch. Chansons et musiques live, multilinguisme et mélange de codes de jeu, ce spectacle construit comme une partition brasse les styles et les influences pour interroger notre relation à l'autre, à l'étranger, à l'hospitalité. Entre résonances universelles et échos du particulier, la fable de Pirandello offre un miroir saisissant à la réalité que vivent les comédiennes-chanteuses de Dakh Daughters depuis qu'elles ont dû quitter leur pays.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine,
Place Renaudel, 33000 Bordeaux.

Du 10 au 13 janvier 2023. Tél.: 05 56 33 36 80.

Le Préau – Centre dramatique national de Normandie-Vire, Place Castel, 14500

Vire Normandie. Du 19 au 21 janvier.

Tél.: 02 31 66 66 26 / lepreaucdn.fr

Durée: 1h45. Spectacle multilingue, surtitré en français, ukrainien ou anglais.



En tournée, "Les Géants de la montagne" de Pirandello, hymne à l'Europe et au théâtre

ENTRETIEN DU 03 janvier 2023

https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaire-a-suivre/en-tournee-les-geants-de-la-montagne-de-pirandello-hymne-a-l-europe-et-au-theatre-1662650?fbclid=IwAR2iqVMG6wRzdE_RQ9kAIScv1IPqSBFHSk5RoT5cOQxa3DNb-pkYNEsCUAY